

Della Cima!

René Vuillemin-Salducci

Number 44, Spring 1990

L'humour

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16208ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vuillemin-Salducci, R. (1990). *Della Cima!*. *Moebius*, (44), 13–20.

DELLA CIMA!

René Vuillemin-Salducci

DELLA CIMA SE VEDE LA MADONINA!

L'inscription était magnifique et s'étendait en belles lettres peintes sur tout le haut du panneau. En dessous, en plusieurs langues, on apprenait que oui : Du sommet on pouvait voir la petite Madone!... et sans doute l'événement était d'importance, à voir la file d'attente chaque jour devant les guichets, curieux de tous pays confondus. Car quoi de plus monotone, sinon une grande roue? Poussée là comme un grand échelas qui aurait grandi trop vite et ne saurait que faire de ses proportions. Éternellement figée. Sans vie. Parsemée de petites nacelles comme autant de bougies sur un gâteau. D'une rondeur sans surprise, trop parfaite, trop lisse. Et sur laquelle, à peine montée, on se trouvait aussitôt confronté à l'évidence de l'ennui. Rien à faire. La grande roue avait séduit un temps les amoureux du quartier, toujours à la recherche d'un toit, qui pensaient trouver refuge sous les ombrelles du manège, ... mais la promiscuité s'était révélée trop importante et la durée du tour trop brève pour entreprendre quoi que ce fût d'un peu consistant... Peu à peu on avait déserté l'endroit. La fête foraine du parc Garibaldi, au nord de Milan, était si ancienne qu'on avait fini par l'oublier. Intégrée au décor, on la croisait sans faire atten-

tion et seuls quelques nostalgiques y pensaient encore comme à un lieu vraiment divertissant. La fameuse idée de l'attraction permanente, lancée à grands renforts de flonflons et de couleurs, avait fait choux blanc. On ne la voyait plus. Elle n'intriguait plus. Le permanent avait fini par lasser et seul l'exceptionnel ou le rêve avait encore valeur de curiosité. Alors les petits manèges, les trains fantômes qui n'inquiétaient personne, les stands monotones, ...tout partait à la dérive.

DELLA CIMA SE VEDE LA MADONINA!

La roue panoramique avait sauvé la situation. Qu'est-ce qui, autrement, aurait attiré tant de monde ici...? Une idée des forains qui remontaient déjà à quelque temps. À cette époque, on venait juste de rénover la Madonina qui ornait la flèche centrale du Duomo. C'était une petite statue d'ordonnance classique, représentant la Vierge en prière, bras ouverts sur la ville. Finement décorée à la feuille d'or, elle s'était effritée peu à peu jusqu'à ne conserver de son éclat d'antan que de petites parcelles épargnées. Après restauration, l'oeuvre avait été remise en valeur grâce à un système d'éclairage qui la faisait briller de jour comme de nuit. C'était une renaissance! Bien que placée assez haut sur la façade, la sculpture ne manquait pas d'attirer le regard. On la voyait de toutes les rues avoisinantes.

Ce fut dans les semaines qui suivirent immédiatement cette rénovation sublime qu'un cri retentit dans la nuit milanaise. Dressée sur la plus haute nacelle de la grande roue, une femme pointait son doigt dans l'obscurité... Là-bas! Là-bas! On la voit!... Bientôt suivie de ses voisins qui découvraient le même spectacle au fur et à mesure que les nacelles atteignaient le sommet de la roue. Il fallut en convenir. Pas bien grosse bien sûr à cause de la distance. Pas très nette non plus à cause du mouvement incessant de la roue. Mais bien réelle quand même... On pouvait voir la Madonina! Le lendemain, le panneau était en place avec ses belles lettres peintes et l'on baptisait pompeusement la roue : *GRANDE ROUE PANORAMIQUE!*

En quelques jours la fête du parc Garibaldi retrouva son animation des premiers temps. Tout ce que la ville comptait

de curieux s'était précipité là pour jouir de l'événement. On en parlait partout. «*RÉSURRECTION VIRGINALE*», «*LA VIERGE DE RETOUR*», «*MILAN DIVINEMENT ILLUMINÉE*»... Annoncée par la presse en première page des journaux, la nouvelle fut ensuite relayée par la radio et la télévision. Des journalistes se déplacèrent pour enregistrer reportages et magazines. Des jeux télévisés et des foires commerciales furent organisés autour de la grande roue et de la Madone. Les plus grands animateurs se saisirent de l'occasion. Très vite on en parla même dans les guides touristiques : «*Le seul endroit de Milan d'où l'on voit la Madonina du ciel!*» Enfin, à l'étal du confiseur, les éternelles guimauves et pommes d'amour voisinaient avec des petites Madone en sucre et pain d'épice. Le parc peu à peu prenait des allures de lieu saint. On venait de plus en plus loin. Les forains se frottaient les mains, la Vierge en personne veillait sur leur félicité...

DELLA CIMA SE VEDE LA MADONINA!

Le petit homme chauve contemplait perplexe l'inscription sur le haut du panneau en belles lettres peintes, et s'il n'y avait eu en dessous la traduction dans toutes les langues il aurait douté avoir compris. Il venait juste de rejoindre la terre ferme, fort mécontent, après son petit tour dans la célèbre «grande roue panoramique», mais arrivé au sommet il n'avait rien vu du tout. Rien. Pas l'ombre d'une Madonina éclairée! La ville entière était illuminée, mais de Madone, point! Il avait une requête à déposer et se décida à frapper au guichet de la caisse. Un gros homme barbu qui bonimentait dans un micro lui jeta un regard mauvais. Pas question de déranger le personnel dans son travail! L'autre insista... C'était important! On l'écouta. Mais à peine eut-il expliqué qu'il n'avait rien vu du sommet de la roue que les rires fusèrent de partout. On l'écarta, le poussant vers l'avant. Mais oui! Mais oui! Bien tant pis pour toi mon bonhomme, fallait ouvrir les yeux...! On se moquait d'autant plus qu'il était étranger; son accent et ses maladresses le rendaient ridicule. Le gros homme barbu n'en pouvait plus d'hilarité, se tenait le ventre en essayant de retrouver son souffle. Il jeta définitivement l'intrus dehors. Il était exaspéré. Régu-

lièrement il recevait la visite d'hurluberlus qui n'avaient rien vu. Qui ne regardaient pas du bon côté. Pas au bon moment. Surtout la nuit! Tant pis. La «Grande roue panoramique» n'assurait pas le service après-vente. Pour remonter, il fallait payer...

Le gros barbu retourna à son guichet non sans quelques remerciements récités à voix basse à l'intention de la «bonne Madone pour qu'elle veille encore et toujours sur nous pauvres forains». Amen.

Mais bientôt ce furent deux puis trois personnes qui vinrent le déranger. Puis d'autres encore. C'était sûr, on ne voyait plus la Madonina! Un attroupement se forma au guichet. L'animation devint fébrile. Le scandale était proche. On frisait l'émeute. Déjà les rumeurs les plus alarmantes et les plus inquiétantes commençaient à circuler. La Madonina disparue? À moins d'une intervention divine, le phénomène était incroyable. Le gros homme barbu se laissa convaincre alors de monter vérifier par lui-même. Il quitta son guichet en nage et se signa avant d'embarquer : dans ces affaires d'église, il convient d'être prudent! Lentement la grande roue le guidait vers les cieux et plus il s'élevait, plus il trouvait d'arguments à une soudaine colère divine. Plus il la sentait venir plus il la trouvait justifiée. Les forains n'avaient-ils pas abusé en faisant de la Madonina une bête de cirque? Avaient-ils toujours su ménager toutes les susceptibilités du côté du clergé? Il promettait. C'était fini! Il ne le ferait plus. Si la Madonina était toujours là, il ferait le vœu solennel de prendre aussitôt des mesures pour que cesse la mascarade. L'angoisse le gagnait. Il était parvenu maintenant au point le plus élevé du manège et fit signe en bas de bloquer la machinerie. Comme un avant-goût du désastre, un frisson l'envahit et le parcourut de la tête aux pieds. Il scruta le ciel désespérément : la Madonina n'était plus là.

DELLA CIMA SE VEDE LA MADONINA!

On n'avait pas encore touché à l'inscription en belles lettres peintes sur le haut du panneau. Pas encore. On avait voulu attendre le matin pour prendre une décision. Loin de l'agitation. Sans hâte ni précipitation. Dès l'aube, le gros

homme barbu s'était précipité hors de sa caravane. Il avait rêvé toute la nuit de procès devant Saint-Pierre, de châtiements divins, de flammes et de bûchers, d'une statue de Madone qui apparaissait et disparaissait sans cesse dans des ricanements diaboliques... À son réveil, il avait promis à tous les saints du paradis d'adopter désormais une vie pieuse et exemplaire. Il se signa. Dans ces affaires d'église, il convient d'être prudent. Le petit matin était doux et une lumière cotonneuse enveloppait la cité encore endormie. «Un temps qu'existe pas!» pensa-t-il. Ni chaud ni froid sur la peau. Un temps vide... Mauvais signe! Il se dirigea vers le monstre métallique. L'heure était trop matinale pour déclencher la machinerie. Il monterait à pied. Une échelle longeait l'armature centrale du gros disque. À chaque palier il s'arrêtait un peu pour souffler et essuyer ses mains moites sur son polo. Il atteint péniblement la nacelle la plus haute et s'installa sur la banquette. La brume était encore trop dense pour observer l'horizon, elle couvrait les toits d'un voile opaque. En bas, la fête semblait comme un jeu arrêté en pleine partie. Il actionna le volant devant lui et la nacelle tourna sur elle-même dans un grincement sinistre. Partout le même horizon bouché. Il attendrait. La nuit avait été courte, il sentit une douce somnolence l'envahir peu à peu et ne résista pas.

Des cris d'oiseaux autour de lui abrégèrent son répit. Il ouvrit les yeux et sourit de les voir si proches. Un instant il oublia tout. Puis ses pensées revinrent et il tourna de nouveau le volant pour orienter la nacelle en direction de la Madone. Les mécanismes grincèrent. Le jour était tout à fait levé et de suite il vit. À peine avait-il tourné son visage que la silhouette familière apparut, déjà illuminée dans la lumière nouvelle. Comme le gros homme s'agitait sur sa banquette, la nacelle pivota encore un peu et il comprit. Il suffisait de quelques centimètres, de modifier d'un rien l'angle de vue, pour que la statue disparaisse derrière une immense grue placée juste dans l'axe. Personne n'avait encore accordé d'attention à cet élément banal du paysage urbain. Et c'est vrai que de jour ce n'était pas un problème, spontanément le regard détournait l'obstacle. Mais la nuit, selon le point d'observation, on pouvait effectivement ne

rien voir et ne pas comprendre. Qu'importe! La Madonina était là... Le gros homme remercia le ciel et descendit plus vite qu'il n'était monté. Il se précipita dans sa caravane et ressortit un pot de peinture à la main. Il fallait faire vite. Dans quelques heures la fête ouvrirait à nouveau. À côté de l'inscription habituelle, il précisa «qu'en se penchant un peu» on pouvait voir la Madonina. Il recula pour juger de l'effet... C'était parfait! Mais comment dit-on «en se penchant un peu» en anglais, en espagnol, en allemand... ? Il soupira. Décidément, les touristes seraient toujours la cause de tous ses maux!

DELLA CIMA SE VEDE LA MADONINA!

On avait peu à peu pris l'habitude de cette nécessité. De se pencher pour apercevoir la statuette. Mais la situation, qu'on avait cru provisoire, ne s'arrangeait pas. Bientôt ce furent deux, puis trois, puis quatre grues qui empêchèrent la visibilité. Il fallait désormais viser entre les structures métalliques pour qu'un petit bout de Madonina illuminée vienne s'encadrer entre les poutres. Déjà délicate le jour, l'opération se révélait presque impossible de nuit. Les touristes se penchaient de plus en plus et l'on craignait qu'un jour l'un d'eux finisse par culbuter par dessus bord. Et alors adieu la protection divine! On frémissait déjà d'horreur au spectacle d'un corps dégingolant de nacelle en nacelle. Les forains étaient pris à partie : On vous aura prévenu! C'est pas catholique votre affaire! À chaque injonction le gros homme barbu se signait tant qu'il pouvait, tout dégoulinant d'angoisse. Il n'en pouvait plus. Bientôt les avertissements deviendraient menaces, il en était sûr. Aussi quitta-t-il son guichet pour se présenter un jour à celui de la «Direction des travaux et de la voirie» de la ville de Milan. Si l'on connaissait le chantier Piazza Liberazione? Mais bien sûr qu'on connaissait! Tout le monde connaissait, ici, à Milan... À moins que Monsieur ne soit pas *vraiment* de Milan? lui précisa-t-on en le regardant soudain comme un étranger... C'était le chantier le plus prestigieux du moment. Après avoir organisé des fouilles en sous-sol pendant près d'un an, on commençait juste à édifier là-bas ce qui serait la gloire du Milan moderne. La plus grande tour que l'Italie ait

jamais connue. Mieux que nulle part ailleurs. Plus droite que la tour de Pise. Plus haute que la tour Montparnasse. Plus révolutionnaire que la tour Eiffel. Plus fière que l'Empire State Building. Une gageure! D'autant plus que ce petit chef-d'oeuvre serait édifié en un temps record... le gros homme n'en croyait pas ses oreilles. Mais comment tout cela était-il possible? Comment avait-on pu prendre de telles décisions sans consulter les forains? En quelques secondes, il vit son univers basculer. Il vit un horizon définitivement obstrué. Une Madonina à jamais masquée. La ruine de la fête foraine. Alors qu'il tentait d'exposer ses griefs, que les mots se précipitaient inarticulés dans sa bouche, qu'il restait sans souffle devant un tel constat, on le coupa brusquement : «La tour, on peut pas la déplacer! *Vot'manège*, c'est toujours possible...!» Déplacer une fête foraine historique? Un lieu saint...? Inutile d'y songer. Il rentra consterné. En chemin, il lui semblait déjà apercevoir les étages de la tour maudite s'empiler lentement, inexorablement, l'un après l'autre, menaçant chaque jour, menaçant chaque fois un peu plus le seuil de visibilité entre la Madonina et la Grande Roue.

DELLA CIMA SE VEDE LA MADONINA!

Le panneau depuis peu était à l'abandon. Les belles lettres peintes envahies désormais de graffiti moqueurs, l'inscription était tournée en dérision. Toute la gloire d'une époque gisait là, réduite à une planche arrachée, jetée à même le sol, déjà mangée par l'humidité. Vestiges ridicules qu'on laissait pourrir sur place, trop de superstitions y étant encore attachées pour qu'on osât y toucher. Mais la vérité s'imposait d'elle-même. Du sommet de la grande roue panoramique, on ne voyait plus rien. En quelques mois, la tour s'était dressée dans le ciel milanais bouchant la perspective dès les premiers étages. Le constat était impitoyable, les répercussions dramatiques. Les foules ne se bouscuaient plus devant le guichet que le gros homme barbu délaissait de plus en plus souvent pour errer autour du manège à nouveau déserté. Il restait à contempler cette absence comme une anomalie fascinante dont l'horreur captivait inlassablement le regard. Habité par la certitude d'être ma-

nipulé d'en haut, juste cible d'une colère qu'il avait provoquée. Il était coupable. On l'avait averti. On avait envoyé des signes qu'il n'avait pas compris. Qu'il avait ignorés. Il était coupable. Il avait touché l'intouchable, prétendu à l'inaccessible et son audace l'avait rendu aveugle. Il avait entraîné la fête entière dans sa folie et elle l'avait suivi, insouciant et heureuse, puisque par nature la fête se doit d'être folle. Il était coupable. Il avait bouleversé, impunément croyait-il, les principes établis entre l'homme et l'insondable. Peu à peu on avait déserté l'endroit. La fête foraine du parc Garibaldi, au nord de Milan, était si ancienne qu'on avait fini par l'oublier. Intégrée au décor, on la croisait sans faire attention et seuls quelques nostalgiques y pensaient encore comme à un lieu vraiment divertissant. La fameuse idée de l'attraction permanente, lancée à grands renforts de flonflons et de couleurs, avait fait choux blanc. On ne la voyait plus. Elle n'intriguait plus. Le permanent avait fini par lasser et seul l'exceptionnel ou le rare avait encore valeur de curiosité. Aujourd'hui, la nouveauté se présentait sous la forme d'une tour de soixante étages qui barrait l'horizon milanais. Tout ce que la ville comptait de curieux s'était précipité là, à son inauguration. Elle était magnifique. Toute de fer et de verre, son insolence n'avait d'égale que sa beauté. Dès l'entrée, un affichage vidéo vantait la qualité des lieux et l'abondance des services, mais plus impressionnant encore un immense panneau métallique trônait près des ascenseurs. Écrite en lettres lumineuses, on devinait l'inscription autant qu'on la redoutait :

DELLA CIMA SE VEDE... LA MADONINA!